

JTM

Marie MICHEL

Extrait

De quoi parlait-il, le speaker, quand elle s'était assoupie, son petit poste de radio posé à côté d'elle, sur le lit ? Pour ce qu'elle en avait à faire d'un bulletin d'information... Un jour de Noël, qu'aurait-il bien pu se passer ? Elle n'écoutait pas... Juste le bourdonnement de la voix anonyme, dans le silence de la chambre, comme un moteur d'avion qui tourne, dans le noir, la nuit, quelque part au-dessus de la mer, par gros temps. De loin, suivre les lumières tremblantes de la côte, tandis que la pluie et les rafales s'écrasent sur le cockpit, effaçant les repères. Ni air, ni terre, juste une bulle de métal et de verre traversée par la vibration du moteur.

La radio grésillait en sourdine... elle n'écoutait pas. Combien de programmes avait-elle parcourus ainsi, comme d'autres parcourent les mers et les déserts à la recherche de ce qu'ils ne sauraient nommer, mais qu'ils voient briller dans la nuit. Si elle avait su, et même si cela n'aurait pas changé grand-chose, elle aurait continué à somnoler encore un peu ; ou bien, sans s'attarder plus longtemps dans la chambre, elle serait allée rejoindre les autres, en bas, dans le salon, sans allumer le transistor. Un mirage... La radio était peuplée de mirages, de voix venues de nulle part. Pas faites pour être écoutées ; juste pour échapper, les yeux fermés, à l'insomnie, à la pesanteur des corps, à ces rêves venus d'on ne sait où qui marmonnent des choses que l'on ne comprend pas

Il doit être cinq ou six heures du soir. La voix du rêve est la même que celle du type à la radio. Elle parle d'un meurtre, à Paris. Le corps sans vie d'un ancien journaliste, Paul Barthélémy, a

été retrouvé dans son appartement. Le crâne fracassé et la gorge tranchée... Elle éteint le transistor.

Sous ses paupières closes s'impriment les contours d'un visage, d'abord un peu flou, puis de plus en plus précis : celui de Paul. Il articule des mots mais elle n'entend pas, comme s'il se trouvait de l'autre côté d'une vitre. Dehors, il fait nuit. Elle allume la lampe : un halo écarlate s'imprime sur le tapis.

En bas, dans le salon, une rumeur enfle. Des bruits de porcelaine qu'on déplace. Tout à l'heure, on boira pour conjurer l'angoisse du solstice d'hiver, cette nuit si longue qui ne tolère pas les compromis. Il faut choisir : livrer bataille ou se soumettre, en s'abandonnant au sommeil. Se rendormir pour ne plus entendre la gifle des branches du sureau planté juste devant la fenêtre de la chambre. A chaque rafale, le bois durci par le froid vient heurter le carreau, comme si quelqu'un frappait pour se faire ouvrir. *Clara, tu dormais ? Je te réveille ? Dors encore, je m'en vais...*

Drôle de Noël. Etrange ballet... Elle descend au salon pour rejoindre les autres, ceux qui n'écoutent pas la radio. Elle est prise d'une terrible envie de décrocher le téléphone et de composer son numéro. Juste pour se rassurer : *Allo, Paul ? C'est Clara...* Dans le salon, on dirait que parmi les silhouettes familières se sont glissées d'autres visages ; des visages

d'autrefois. Encore des voix qui murmurent mezza-voce: *Clara, je m'en vais... Pardonne moi. Tu sais bien que je n'en valais pas la peine. Rien ne vaut la peine de pleurer...*

Lundi matin, en partant au travail, elle achètera les journaux. A nouveau, il sera question d'un journaliste assassiné à son domicile. Et d'un dîner, le soir précédant le meurtre, réunissant une demi-douzaine de personnes, parmi lesquelles le comédien Vincent Lindon et le fils de Paul Barthélémy, Hugo, âgé de dix-sept ans. La presse croira savoir que le repas s'est déroulé sans encombre, que les convives se sont séparés vers une heure du matin et que le journaliste est rentré chez lui tandis que son fils prolongeait la soirée dans une discothèque, d'où il a ensuite tenté de joindre son père depuis son téléphone portable. En vain.

Lundi matin, le premier rapport d'autopsie confirmera la mort par fracas crânien provoqué par des coups portés à l'aide un objet contondant. Et plusieurs blessures à l'arme blanche au niveau de la gorge. L'enquête ne fait que commencer, diront les policiers : cambriolage, dispute qui tourne mal, mauvaise rencontre... Les journalistes rendront hommage à leur confrère, unanimement salué pour ses qualités humaines, sa finesse d'analyse, son tact.

De toute façon, Paul n'est plus là pour contredire personne, songe Clara. Il emporte ses secrets avec lui. Et aussi ses humiliations. Son départ a bien arrangé tout le monde quand, l'année dernière, il a négocié sa fin de parcours. Lui a t-on laissé le choix ?

— Tu bois trop, Paul. C'est pas possible de continuer comme ça...

De toutes leurs forces, les jeunes loups de la rédaction l'ont poussé vers la sortie. A la fin, seule la vieille garde le défendait encore, du bout des lèvres. Finalement, le défunt avait eu l'élégance de s'effacer avant de disparaître, laissant le souvenir d'un éternel jeune homme. Un garçon charmant...

Vers neuf heures, comme tous les matins, elle prendra le bus 63 depuis la gare de Lyon pour aller travailler. Pour le moment, elle descend l'escalier menant au salon et se laisse dériver entre des visages familiers et d'autres qui le sont moins, ou pas du tout:

— Vous vous souvenez de moi ? L'année dernière, à Nantes, chez Denis...

Elle ne se souvient pas de Nantes, ni de Denis. Ni de cet homme souriant qui insiste pour lui rafraîchir la mémoire. Il y a tellement d'inconnus autour d'elle. Des inconnus et des gens du passé, des visages oubliés qui n'en finissent plus d'aller et venir d'une pièce à l'autre, une coupe de champagne à la main. Cette femme, par exemple, elle est sûre de l'avoir croisée, dans une autre vie. Peut-être avec Paul...

Depuis que le bulletin d'information l'a tirée de sa torpeur, tout à l'heure, dans la chambre, une pensée bizarre ne la quitte plus. C'est plus fort qu'elle, chaque fois qu'elle envisage les circonstances de la mort de Paul en se posant la question de l'identité de son meurtrier, la première réponse qui lui vient à l'esprit est que l'assassin pourrait être une femme. Une femme trahie.»

Photos: © L. Moholy-Nagy